

commises, tant d'horreurs consommées, tant de causes saintes vaincues : les Arméniens massacrés par centaines de mille, les Grecs écrasés, les Espagnols frustrés de leurs possessions, une poignée de paysans, qui ne demandent qu'à vivre, assaillis par une nuée de vautours affamés.

Le président Krüger ira en France. Il verra l'Exposition. Que dira-t-il de cette France qui s'amuse ? Quel poignant contraste entre sa misère et ce carnaval des peuples ! Cependant on l'acclamera, on lui jettera des fleurs, on exaltera la valeur guerrière de ses compatriotes. Amère dérision !

Il ira en Russie, où le czar lui parlera du Congrès de la paix ! En Allemagne, il entendra répéter le nom du maréchal de Waldersee. La Hollande, impuissante, le recevra triomphalement. Il n'ira pas en Angleterre. Il n'irait pas là, même s'il s'avouait vaincu, car il a de l'esprit et connaît l'histoire. Un seul souverain saurait le comprendre, c'est le Pape. Mais celui là n'a point le soldat. Une entrevue du vieux président et de Léon XIII, ce serait tout de même un spectacle émouvant.

Donc il sera éconduit. Ils lui diront tous que sa cause est belle, mais qu'ils n'ont pas d'intérêt immédiat au Transvaal, et que leur devoir est d'aller venger les missionnaires en Chine. Lui, amèrement, lira dans leurs paroles la peur de l'Angleterre, l'égoïsme féroce, l'insatiable avidité, et s'en ira méditer sur le concert européen, d'où la seule voix de la justice est bannie.

La diplomatie a bien autre chose à faire, en ce moment, que de s'occuper de l'oncle Paul. Toute son attention est tournée du côté de la Chine. Le point, paraît-il, est d'amuser le bonhomme Li-Hung-Chang jusqu'au printemps prochain, où les hostilités seront de nouveau déclarées. Ce qui tend à le faire croire, c'est que les grandes puissances continuent d'envoyer des troupes là-bas, bien que les opérations militaires y soient, dit-on, impossibles en hiver. L'Angleterre notamment déploie une activité fiévreuse, et il ne se passe pas de jour, nous disent les dépêches, que l'Inde n'embarque des soldats pour le territoire jaune. Peut-être que le Transvaal suivra, au grand plaisir des Boers. Car un correspondant a déclaré sans rire qu'une armée d'occupation de 25,000 hommes serait suffisante pour maintenir en Afrique une conquête que 250,000 hommes, en douze mois de lutte acharnée, n'ont pu réussir à opérer. Mais on soupçonne Albion de jouer double jeu. En débarquant des troupes à Shanghai, elle a déjà montré, et très sottement, ses intentions. Les élections actuelles n'auraient pas une portée exclusivement politique. Faites immédiatement après l'annexion des républiques sud-africaines, proclamée pour assurer la victoire des conservateurs, elles signifient, dans la pensée de MM. Salisbury et Chamberlain, que le pays entier approuve leur guerre, et que l'Angleterre, forte du prestige immense que lui apporte l'éclat de ses armes, peut tenir tête, en Orient, à

une coalition européenne. *Quos vult Deus perdere prius dementat.*

La race anglo-saxonne a vraiment bien du mal, en ces temps désolés, à maintenir sa *supériorité*. On voit qu'aux Philippines les Américains ont plus que jamais de fil à retordre. Ils viennent encore de se faire rosser d'importance. Depuis tantôt trois ans que la guerre dure dans ces régions, les vainqueurs de l'Espagne peuvent à peine sortir de Manille. Il y a là un certain Aguinaldo qui est aussi insaisissable que le général De Wet. Si les Anglo-Saxons, sont supérieurs quelque part, ce n'est assurément pas dans l'art de *saisir* leurs ennemis. Voilà des gens, les Philippins, les Boers d'Afrique, qui se font tout de même une singulière idée de la civilisation et qui montrent une répugnance inexplicable à se laisser gouverner librement.

Je parlais il y a un instant des élections anglaises. Vous savez que nous aurons aussi les nôtres, dans deux mois à peine. Les marchands d'orviétan se sont déjà abattus sur les différents districts. Hélas ! Dieu prenne pitié de notre malheureux pays !

ABNER.

## CORRESPONDANCE

L'Oiseau-Mouche

Chicoutimi,

Bien cher petit ami,

En me revenant des vacances tu m'as apporté une chanson déjà passablement vieille. La différence, c'est que tu la chantes sur un mode notablement teinté d'amertume : naguère on la chantait pour rire. Console-toi donc : les ânes de la décadence ne détruiront pas la langue française. Du latin l'ignorance a bien fait le bas-latin, c'est vrai ; mais alors l'ignorance était souveraine chez tout le peuple, à peu près, avec les Barbares qui faisaient irruption partout et de partout. Aujourd'hui les colosses de l'instruction sont communs, même au Canada, en dépit du cri stéréotypé des pygmées décadents qui voudraient être des hommes et se faire une marque quelconque ne fût-ce que le ridicule. Nos colosses dédaignent même d'abaisser le regard sur les pygmées ; mais l'arche est bien gardée, et le bas-français a encore trop à faire, même avec les coups d'Etat du gouvernement de la République, pour que nous craignions raisonnablement de le voir nous enfoncer les portes. Dans un siècle d'ici, il serait tout à fait curieux de pouvoir étudier les productions de ces incapables, comme on étudie parfois certains débris du bas-latin, pour y déterrer quelque racine de notre langue ; mais qu'en restera-t-il ? Il ne nous est presque rien resté du bas-latin, qui n'avait pas nos colosses pour le plonger dans l'ombre ; comment le bas-français, jusqu'au dernier iota, saurait-il ne pas tomber dans la nuit éternelle, à mesure qu'il voit le jour ?

Cependant, au risque de te scandaliser, je t'avoue que, fixé immensément en deça du radicalisme de MM. Gréard, Clairin & cie, on ne m'ôtera pas de la tête la prétention qu'il y a réelle-

ment des réformes importantes à opérer dans le domaine de l'orthographe, et que ces réformes sont depuis longtemps urgentes. En les faisant, on ferait un pas de géant vers la simplification, tout en laissant à la langue sa vraie physionomie. Mes réformes, à moi, seraient précisément celles que demande le grand Littré, non pas pour favoriser les candidats et candidates de M. Léo Claretie aux dépens de la langue et du bon sens, mais pour la langue elle-même et pour la logique de ceux qui l'écrivent. Ces réformes ne touchent en rien aux règles de la syntaxe, ni aux lettres étymologiques, auxquelles les apôtres de la décadence ont déclaré la guerre, mais qui pourtant sont choses trop bien mises à leur place, trop bien cimentées et gardées par le bon sens pour qu'ils en puissent rien démolir.

Tu sais comme tout le monde que l'Académie n'a pas pour rôle de faire la langue ; que ce n'est pas l'Académie qui fait la langue ; qu'elle n'a été créée que pour enregistrer l'usage ; qu'on peut différer du corps académique sans être hérétique en philologie, et que c'est même assez souvent en différant du corps académique, comme font, d'ailleurs, de bons académiciens, qu'on est correct. Mais il n'en est pas moins vrai que, quand on a l'Académie pour écran, on est inexpugnable. Il serait donc à propos qu'elle fit disparaître ses anomalies, ses inconséquences, ses contradictions. Il est connu de tous ceux qui se sont servis de son dictionnaire et de sa grammaire qu'elle a de tout cela. Laisse-moi t'en citer quelques exemples au hasard. Je pourrais t'en citer cinq ou six cents sans trop de fatigue ; mais avec toi il faut être court : tu es si petit !

Nous avons les adjectifs *lourd* et *long*, dont les verbes sont *alourdir* et *allonger* ; pourquoi cette différence dans le nombre des *l* ? C'est un arbitraire irrationnel, et qui ne sert qu'à compliquer sans aucune utilité. Nous avons *grand* et *grave* ; pourquoi deux *g* dans *aggraver* et un seul dans *agrandir* ? Tous les composés de *char*, ont deux *r* ; pourquoi l'exception de *charriot* ? Si l'on doit écrire l'infinifit *asseoir* avec un *e*, pourquoi retrancher cet *e* aux autres temps, *assois*, *assoisrai*, *assoisrais*, *assoisons*, *assoie* ? Pourquoi, si ce n'est de par un arbitraire de pied en cap irrationnel, écrire *consonnance* avec deux *n*, tandis qu'il faut écrire avec un seule *assonance* et *dissonance* ? Pourquoi *latrie* sans accent et son composé *idolâtrie* avec un accent ? On écrit *assoter* avec un seul *t*, et *sottise*, *sottiser*, avec deux ; la racine est pourtant la même *sot*. Pourquoi *emmaillotter* avec deux *t*, tandis qu'il faut n'en mettre qu'un dans *démailloter* : les deux verbes viennent du même *maillot* ? La désinence *ellerie* a toujours deux *l* ; il n'y a que deux exceptions : *bourrellerie* et *grivellerie*. Pourquoi ces deux exceptions ? C'est à cause des verbes *bourreler* et *griveler*. Eh ! qu'est-ce qui empêcherait de conjuguer ces deux verbes comme les autres du même genre ? L'Académie écrit *élever* avec un accent ; pourquoi retranche-t-elle